

<sup>1</sup> ami. âne. te. écrit. mère. être. idole. gîte. opéra. ôter. tout. voûte.  
<sup>2</sup> at. arm. tub. ale. mare. there. idiom. eel. opera. over. too. fool.

*Words in which gn, are liquid.*

French	English	pronunciation
digne	worthy	di-gn
cygne	swan	si-gn
ligne	line	li-gn
peigne	comb	pè-gn
règne	reign	rè-gn
cognac	brandy	ko-gnak
ognon	onion	o-gnon
agneau	lamb	a-gnô
seigneur	lord	sè-gneur
signal	signal	si-gnal
ignorance	ignorance	i-gno-raus
Allemagne	Germany	al-ma-gn
dignité	dignity	di-gni-té
témoignage	testimony	té-moi-gnaj
enseigne	sign	an-sè-gn
malignité	malignity	ma-li-gni-té
ignominie	ignominy	i-gno-mi-nî
résignation	resignation	ré-zi-gna-si-on
éloignement	distance	é-loign-man

*Words in which l and ll, are liquid.*

French	English	pronunciation
détail	detail	dé-ta-ill
sommeil	sleep	so-mè-ill
pareil	similar	pa-rè-ill
soleil	sun	so-lè-ill
paille	straw	pa-ill
ferraille	old iron	fè-ra-ill
file	daughter	fi-ill
groseille	gooseberry	gro-zè-ill
grenouille	frog	gre-nou-ill
tailleur	taylor	ta-ill-eur
abeille	bee	a-bè-ill
billet	note	bi-ill-è
volaille	poultry	vo-la-ill
vaillant	brave	va-ill-an
faucille	sickle	fô-si-ill
meilleur	better	mè-ill-eur
funérailles	funerals	fu-né-ra-ill
raillerie	raillery	ra-ill-rî
oreiller	pillow	o-rè-ill-é

## BOLMAR'S PERRIN'S FABLES.

### FABLE PREMIÈRE.

#### *Le Villageois et le Serpent.*

ESOPE raconte qu'un villageois trouva sous une haie un Serpent presque mort de froid. Touché de compassion, il le prend et le met près du feu. Mais aussitôt que l'animal engourdi a senti la chaleur, il lève la tête pour piquer son bienfaiteur. Oh, oh! est-ce là ma récompense, dit le villageois. Ingrat! tu mourras. A ces mots saisissant un bâton qui était près de lui, il lui donne un coup sur la tête et tue cette bête ingrate.

Il y a des ingrats; mais il ne faut pas pour cela cesser d'être charitable.

### FABLE SECONDE.

#### *L'Ane et le Sanglier.*

Un Ane eut l'impertinence de suivre un Sanglier et de braire après lui pour l'insulter. Cet animal courageux en fut d'abord irrité. Mais tournant la tête et voyant d'où venait l'insulte; il continua tranquillement son chemin sans honorer l'Ane d'une seule parole.

Le silence et le mépris sont la seule vengeance qu'un galant homme devrait tirer d'un sot.

### FABLE TROISIÈME.

#### *Le Singe.*

Quelle vie basse et ennuyeuse est celle que je mène dans les forêts avec des animaux stupides, moi qui suis l'image de l'homme! s'écriait un Singe, dégoûté de demeurer dans les bois. Il faut que j'aille vivre dans les villes, avec des gens qui me ressemblent, et qui sont civilisés. Il y alla;

mais il s'en repentit bientôt; il fut pris, enchaîné, moqué et insulté.

Fréquentez vos semblables, et ne sortez pas de votre sphère.

---

FABLE QUATRIÈME.

*Le Chat et la Chauve-souris.*

Un Chat, ayant été pris dans un filet, promit à un Rat qui l'en avait délivré de ne plus manger ni rats ni souris. Il arriva un jour, qu'il attrapa une Chauve-souris dans une grange. Le Chat fut d'abord embarrassé: mais un moment après il dit; je n'ose pas te manger comme Souris, mais je te mangerai comme oiseau. Avec cette distinction consciencieuse il en fit un bon repas.

Les personnes de mauvaise foi ne manquent pas de prétextes, ni de raison pour justifier leur injustice.

---

FABLE CINQUIÈME.

*Les deux Grenouilles.*

Deux Grenouilles ne pouvant plus rester dans leur marais desséché par la chaleur de l'été, convinrent d'aller ensemble chercher de l'eau ailleurs: après avoir beaucoup voyagé, elles arrivèrent auprès d'un puits. Venez, dit l'une à l'autre, descendons sans chercher plus loin. Vous parlez très à votre aise, dit sa compagne: mais si l'eau venait à nous manquer ici, comment en sortirions-nous?

Nous ne devrions jamais entreprendre une action d'importance, sans en bien considérer les suites.

---

FABLE SIXIÈME.

*L'Aigle et ses Aiglons.*

Un Aigle s'élevait avec ses Aiglons jusqu'aux nues. Comme vous regardez fixement le soleil! lui dirent les petits; il ne vous éblouit pas. Mes fils, répliqua le roi des oiseaux, mon Père, mon aïeul, mon bisaïeul, et mes ancêtres l'ont regardé de même; suivez leur exemple et le mien, il ne pourra jamais vous faire baisser les paupières.

Il arrive ordinairement que les vertus et les bonnes qualités du père sont transmises à ses enfans; les leçons et le bon exemple achèvent ce que la nature a commencé.

---

FABLE SEPTIÈME.

*Le Chasseur et son Chien.*

Un Chasseur, accompagné d'un Epagneul, vit une bécassine, et au même instant une couple de perdrix. Surpris, il mira la bécassine et les perdrix, voulant les tirer toutes; mais il manqua son coup. Ah! mon bon maître, dit le chien vous ne devriez jamais viser à deux buts. Si vous n'aviez pas été ébloui et séduit par l'espérance trompeuse des perdrix, vous n'auriez pas marqué la bécassine.

On réussit rarement dans ses projets, quand on se propose deux fins; parce que les moyens qu'on est obligé de prendre, divisent trop l'attention.

---

FABLE HUITIÈME.

*Le Chêne et le Sycomore.*

Un Chêne était planté près d'un Sycomore. Le dernier poussa des feuilles dès le commencement du printemps, et méprisa l'insensibilité du premier. Voisin, dit le Chêne, ne compte pas trop sur les caresses de chaque zéphyr inconstant. Le froid peut revenir. Pour moi, je ne suis pas pressé de pousser des feuilles; j'attends que la chaleur soit constante.—Il avait raison. Une gelée détruisit les beautés naissantes du Sycomore. Eh bien! dit l'autre, n'avais-je pas raison de ne me pas presser?

Ne compte pas sur les caresses, ni sur les protestations excessives; elles sont ordinairement de courte durée.

---

FABLE NEUVIÈME.

*Le Pêcheur et le Petit Poisson.*

Un Pêcheur tira d'une rivière un Poisson très-petit. Très bien, dit le bon homme; voilà un heureux commencement. Miséricorde! s'écria le petit Poisson, en s'agitant

au bout de la ligne; que voulez-vous faire de moi? Je ne suis pas plus gros qu'une chevrette: il vous en faudrait plus de cent de ma taille pour faire un plat; et quel plat! Il ne suffirait pas pour votre déjeuner. Je vous prie, rejetez-moi dans l'eau; il y a un grand nombre de gros poissons qui feront mieux votre affaire. Petit ami, répliqua le Pêcheur: vous avez beau prier, vous serez frit dès ce soir. Ce que l'on a, vaut mieux que ce que l'on espère.

## FABLE DIXIÈME.

*Le Lion, le Tigre, et le Renard.*

Un Lion et un Tigre, tout épuisés, à force de se battre au sujet d'un jeune faon qu'ils avaient tué, furent obligés de se jeter à terre, ne pouvant continuer leur combat. Pendant qu'ils étaient dans cette situation, un Renard vint et enleva leur proie, sans qu'aucun des deux combattans pût s'y opposer. Ami, dit le Lion au Tigre, voilà le fruit de notre sottise dispute: elle nous a mis hors d'état d'empêcher ce coquin de Renard d'enlever notre proie; il nous a dupé l'un et l'autre.

Quand deux Sots se disputent, ils sont ordinairement les dupes de leurs sottises querelles; un troisième en fait son profit.

## FABLE ONZIÈME.

*Le Loup déguisé.*

Un Loup, la terreur d'un troupeau, ne savait comment faire pour attraper des moutons: le berger était continuellement sur ses gardes. L'animal vorace s'avisa de se déguiser de la peau d'une brebis qu'il avait enlevée quelques jours auparavant. Le stratagème lui réussit pendant quelque tems; mais enfin le berger découvrit l'artifice, agaçant les chiens contre lui; ils lui arrachèrent la toison de dessus les épaules, et le mirent en pièces.

Ne vous fiez pas toujours à l'extérieur. Un homme de jugement et de pénétration ne juge pas selon les apparences: il sait qu'il y a des Loups déguisés dans le monde.

## FABLE DOUZIÈME.

*Les Oreilles du Lièvre.*

Un Lion fut un jour blessé par les cornes d'un taureau. Dans sa colère, il bannit de son royaume toutes les bêtes à cornes; chèvres, béliers, daims et cerfs décampèrent aussitôt. Un Lièvre, voyant l'ombre de ses oreilles, en fut alarmé, et se prépara à décamper aussi. Adieu, cousin, dit-il, à un autre, il faut que je parte d'ici: je crains qu'on ne prenne mes oreilles pour des cornes. Me prenez-vous pour un imbécille? dit le cousin: ce sont des oreilles, sur mon honneur. On les fera passer pour des cornes, répliqua l'animal craintif; j'aurai beau dire et protester, on n'écouterà ni mes paroles ni mes protestations.

L'innocence n'est pas à l'abri de l'oppression.

## FABLE TREIZIÈME.

*L'Homme et la Belette.*

Miséricorde! s'écria une Belette, se voyant prise par un homme; je vous conjure de me laisser la vie; puisque c'est moi qui délivre votre maison des souris et des rats. Impertinente, répliqua l'homme, comment oses-tu te vanter de bienfaits imaginaires? Ce n'est pas pour moi que tu viens ici à la chasse; ce n'est que pour manger le grain que tu trouves, au défaut de souris: tu mourras. Il n'eut pas plutôt achevé ce discours, qu'il la tua.

Ceux qui sous prétexte de chercher l'avantage des autres, leur nuisent, et ne cherchent que leur propre intérêt, peuvent se reconnaître dans cette fable.

## FABLE QUATORZIÈME.

*Le Loup et l'Ane malade.*

Un Ane était attaqué d'une fièvre violente. Un Loup de bon appétit apprenant cette nouvelle, alla rendre visite au malade; mais il trouva l'étable fermée. Il frappa: un jeune âne, fils du malade, alla voir qui frappait. Mon ami, dit le Loup, de grâce, ouvrez-moi la porte. Comment se porte votre père? Je suis venu exprès pour le voir; c'est mon ami, et je m'intéresse beaucoup à sa santé. Oh! mon

père se porte beaucoup mieux que vous ne désirez, répondit l'ânon ; il m'a commandé de ne laisser entrer personne.

Il y a beaucoup de gens dont les visites aux malades sont aussi intéressées que celle du Loup à l'Ane.

## FABLE QUINZIÈME.

*L'Ane et son Maître.*

Un Ane trouva par hasard une peau de Lion, et s'en revêtit. Ainsi déguisé, il alla dans les forêts, et répandit partout la terreur et la consternation: tous les animaux fuyaient devant lui. Enfin il rencontra son maître qu'il voulut épouvanter aussi; mais le bon homme, apercevant quelque chose de long, aux deux côtés de la tête de l'animal, lui dit: maître Baudet, quoique vous soyez vêtu comme un Lion, vos oreilles vous trahissent, et montrent que vous n'êtes réellement qu'un Ane.

Un Sot a toujours un endroit qui le découvre et le rend ridicule. L'affectation est un juste sujet de mépris.

## FABLE SEIZIÈME.

*L'Aigle, la Corneille, et le Berger.*

Un Aigle planait dans l'air: il vit un agneau, fondit sur lui, et l'enleva dans ses serres. Une Corneille, plus faible, mais non moins gloutonne, vit cet exploit et entreprit de l'imiter; elle fondit sur un béliet plein de laine et voulut s'en saisir; mais ses griffes s'embarrassèrent tellement dans la toison, qu'elle ne put s'échapper. Ah! ah! dit le berger, je vous tiens: vous avez beau tâcher de vous débarrasser: vos efforts sont inutiles: vous servirez de jouet à mes enfans; vraiment, ils en seront bien aises. Cela apprendra à toute votre race à ne pas imiter l'Aigle, ni à entreprendre quelque chose au-dessus de vos forces.

Dans tout ce que vous entreprenez, mesurez vos forces.

## FABLE DIX-SEPTIÈME.

*Le Charpentier et le Singe.*

Un Singe regardait avec attention un Charpentier qui fendait un morceau de bois avec deux coins qu'il mettait

dans la fente l'un après l'autre. Le Charpentier, laissant son ouvrage à moitié fait, alla dîner. Le Singe voulut devenir fendeur de bûche, et venant au morceau de bois, il en tira un coin, sans y remettre l'autre; de manière que le bois, n'ayant rien pour le tenir séparé, se referma sur le champ, et attrapant le sot Singe par les deux pieds de devant, l'y tint jusqu'à ce que le Charpentier revînt, qui, sans cérémonie, l'assomma pour s'être mêlé de son ouvrage.

Ne vous mêlez jamais des affaires d'autrui, sans beaucoup de précaution.

## FABLE DIX-HUITIÈME.

*Les Deux Chèvres.*

Deux Chèvres, après avoir brouté, quittèrent les prés pour aller chercher fortune sur quelque montagne. Après bien des tours, elles se trouvèrent vis-à-vis l'une de l'autre; un ruisseau était entr'elles, sur lequel il y avait une planche si étroite, que deux belettes auraient à peine pu passer de front. Malgré ce danger, les deux Chèvres voulurent passer ensemble; aucune ne voulut reculer. L'une pose le pied sur la planche, l'autre en fait autant: elles avancent, elles se rencontrent au milieu du pont, et faute de reculer, elles tombèrent l'une et l'autre dans l'eau et se noyèrent.

L'accident des deux Chèvres n'est pas nouveau dans le chemin de la fortune et de la gloire.

## FABLE DIX-NEUVIÈME.

*Le Chien et le Crocodile.*

Un Chien très altéré se trouva au bord du Nil. Pour ne pas être pris par les monstres de cette rivière, il ne voulut pas s'arrêter; mais il lapa en courant. Un Crocodile élevant la tête au-dessus de l'eau: Ami, lui demanda-t-il, pourquoi êtes-vous si pressé? J'ai souvent souhaité faire connaissance avec vous, et je serais charmé, si vous vouliez profiter de cette occasion, qui est la plus favorable que vous puissiez jamais trouver. Vous me faites beaucoup d'honneur, répondit le Chien; mais c'est pour éviter des amis comme vous, que je suis si pressé.

On ne peut être trop en garde contre de faux amis, et

des personnes d'une mauvaise réputation : il faut les fuir comme des Crocodiles.

## FABLE VINGTIÈME.

*L'Oiseau moqueur et la Mésange.*

Il y a, dit-on, un certain oiseau dans les Indes Occidentales, qui sait contrefaire le ramage de tout autre oiseau, sans pouvoir lui-même ajouter aucun son mélodieux au concert. Comme un de ces oiseaux moqueurs, perché sur les branches d'un arbre, étalait son talent de ridiculiser : C'est très bien, dit une Mésange, parlant au nom de tous les autres oiseaux : nous vous accordons que notre musique n'est pas sans défaut ; mais de grâce, donnez-nous un air de la vôtre.

Les gens qui n'ont d'autre talent que celui de trouver des fautes cachées, se rendent très-ridicules, quand ils veulent ridiculiser ceux qui tâchent de se rendre utiles au public.

## FABLE VINGT-ET-UNIÈME.

*L'Avare et la Pie.*

Un Avare comptait son argent tous les jours. Une Pie, s'échappa de sa cage, vint subtilement enlever une guinée, et courut la cacher dans une crevasse du plancher. L'Avare apercevant la Pie : Ah ! ah ! s'écria-t-il, c'est donc toi qui me dérobes mon trésor ! tu ne peux le nier ; je te prends sur le fait ; coquine, tu mourras. Doucement, doucement, mon cher maître, n'allez pas si vite : je me sers de votre argent, comme vous vous en servez vous-même : s'il faut que je perde la vie pour avoir caché une seule guinée, que méritez-vous, dites-moi, vous, qui en cachez tant de mille ?

Il arrive souvent que les hommes se condamnent eux-mêmes, en condamnant les vices des autres.

## FABLE VINGT-DEUXIÈME.

*Le Loup et les Bergers.*

Un Loup, plein de douceur, se rappela toutes les cruautés qu'il avait commises : il résolut de ne jamais dévorer ni agneaux ni brebis, ni aucun autre animal. J'irai paître

dans les prés, dit-il : je brouterai plutôt que de m'attirer la haine universelle : disant ces mots, il vit par le trou d'une haie, une compagnie de Bergers qui se régalaient avec un gigot. Oh ! oh ! s'écria-t-il, voilà les gardiens du troupeau, eux-mêmes, qui ne se font pas scrupule de se repaître de mouton. Quel bruit ces hommes n'auraient-ils pas fait, s'ils m'avaient attrapé à un tel banquet !

Les hommes condamnent quelquefois, ce qu'ils pratiquent souvent eux-mêmes sans scrupule.

## FABLE VINGT-TROISIÈME.

*La Corneille et le Corbeau.*

Une Corneille avait trouvé une Huître : elle essaya de l'ouvrir avec son bec : toutes ses peines furent inutiles. Que faites-vous là, cousine ? demanda un Corbeau. Je voudrais ouvrir une huître, répondit la Corneille ; mais je ne puis en venir à bout. — Vous voilà embarrassée pour peu de chose, vraiment : je sais un bon moyen pour l'ouvrir. — De grâce, dites-le-moi. — De tout mon cœur ; prenez votre proie, élevez-vous dans l'air, et laissez-la tomber sur ce rocher, que vous voyez ici près. La sottie Corneille suivit l'avis du Corbeau, qui se saisit de l'huître, et la goba.

L'intérêt a souvent beaucoup de part dans les avis que l'on donne : on ne devrait jamais en demander à des gens artificieux et intéressés.

## FABLE VINGT-QUATRIÈME.

*La Dinde et la Fourmi.*

Une Dinde se promenait avec ses petits dans un bois : ils ramassaient les petits grains qu'ils trouvaient dans leur chemin. Comme ils avançaient, ils rencontrèrent une Fourmilière. Approchez, mes enfans, dit la Dinde : voici un trésor. Ne craignez pas, mangez ces petits insectes, sans cérémonie : une Fourmi est un morceau friand pour un Dindonneau. Que nous serions heureux, si nous pouvions échapper au couteau du cuisinier ! En vérité, l'homme est très-cruel et très-injuste de nous détruire pour satisfaire sa friandise. Une Fourmi qui grimpa sur un arbre, entendit le discours de la Dinde, et lui dit : Avant de

remarquer les péchés d'un autre, examinez votre propre conscience; vous ne devriez pas pour un seul déjeuner, détruire toute une race de Fourmis.

Nous voyons les fautes d'autrui, et nous sommes aveugles sur les nôtres.

## FABLE VINGT-CINQUIÈME.

*Les deux Truites et le Goujon.*

Un Pêcheur jeta dans une rivière sa ligne armée d'une mouche artificielle; une jeune Truite de très-bon appétit, allait avaler l'appât avec avidité: mais elle fut arrêtée très à propos par sa mère. Mon enfant, dit-elle, toute émue, je tremble pour vous. De grâce, ne soyez jamais précipitée, où il peut y avoir du danger. Que savez-vous si cette belle apparence que vous voyez, est réellement une mouche? C'est peut-être un piège. Croyez-moi, ma fille; je suis vieille, je connais les hommes, et je sais de quoi ils sont capables: ils se tendent des pièges les uns aux autres: faut-il s'étonner, s'ils en tendent aux poissons. A peine avait-elle fini de parler, qu'un Goujon saisit goulument la mouche prétendue, et vérifia par son exemple la prudence de l'avis de la mère Truite.

Il ne faut pas aisément se laisser prendre aux apparences: les plus belles sont quelquefois trompeuses.

## FABLE VINGT-SIXIÈME.

*Le Dogue et l'Épagneul.*

Voisin, dit un Dogue à un Épagneul, une petite promenade ne nous fera point de mal; qu'en pensez-vous? De tout mon cœur, répondit l'Épagneul: mais où irons-nous? Dans le village voisin, répliqua le Dogue: ce n'est pas loin, vous savez que nous y devons une visite à nos camarades. Les deux amis partent, et s'entretiennent en chemin de plusieurs choses indifférentes. A peine furent-ils arrivés dans le village, que le Dogue commença à montrer sa mauvaise disposition, en aboyant, et en mordant les autres chiens: il fit tant de bruit, que les paysans sortirent de leurs maisons, se jetèrent indifféremment sur les deux chiens étrangers, et les chassèrent du village à grands coups de bâton.

Il ne faut pas s'associer avec des gens d'une disposition turbulente et emportée: quelque tranquille et pacifique que l'on soit, on s'expose à être maltraité et battu.

## FABLE VINGT-SEPTIÈME.

*Le Singe et le Mulet.*

Un Mulet fier et orgueilleux se promenait çà et là dans les champs. Il regardait les autres animaux avec mépris, parlait sans cesse de sa mère la jument, et vantait partout la noblesse de sa naissance et de ses ancêtres. Mon père, disait-il, était un noble coursier; et je puis, sans vanité, me glorifier d'être sorti d'une des plus anciennes familles, féconde en guerriers, en philosophes, et en législateurs. Il n'eut pas plutôt dit ces paroles, que son père, âne infirme et suranné, qui était près de lui, commença à braire; ce qui lui fit rabaisser le caquet, en lui renouvelant le souvenir de son origine et de son extraction. Là-dessus un Singe, animal rusé, qui était là par hasard, lui dit en le sifflant: Imbécille que tu es, souviens-toi de ton père; tu n'es que le fils d'un âne.

Parmi les personnes qui se vantent d'une noble extraction, dans les pays étrangers, il y en a dans le cas du Mulet, et à qui on pourrait appliquer le sarcasme du Singe.

## FABLE VINGT-HUITIÈME.

*Le Chat, la Belette, et le Lapin.*

Un jeune Lapin sortit un jour de son trou; une Belette en prit aussitôt possession. Le Lapin, à son retour, fut très surpris de trouver un étranger dans sa maison. Holà, madame la Belette; que faites-vous ici? Ce n'est pas votre demeure, sortez de mon trou. De votre trou! sûrement, mon petit mignon, vous n'y pensez pas; je suis chez moi. Eh bien, dit le Lapin, sans beaucoup disputer, rapportons-nous en à Grippeminaud: c'était un Chat, arbitre de tous les différends qui arrivaient dans le voisinage. La Belette consentit à l'accepter pour arbitre. Ils partent et arrivent devant le juge. Approchez, mes enfans, leur dit-il, je suis sourd. Ils approchent sans se défier de rien. Grippeminaud,

jetant les griffes en même tems des deux côtés, mit les plaisirs d'accord en les croquant l'un et l'autre.

On se ruine souvent par des procès; il vaut mieux s'accommoder.

FABLE VINGT-NEUVIÈME.

*L'Enfant et le Papillon.*

Un Enfant, se promenant dans un jardin, aperçut un Papillon. Frappé de la beauté et de la variété de ses couleurs, il le poursuivit de fleur en fleur avec une peine infatigable; (elle lui semblait légère, l'insecte volant était beau:) il tâchait quelquefois de le surprendre parmi les feuilles d'une rose, ou sur un œillet, et de le couvrir avec son chapeau: un moment après il espérait l'attraper sur une branche de myrte, ou le saisir sur un lit de violettes: mais tous ses efforts furent inutiles; l'inconstant Papillon, en voltigeant continuellement de fleur en fleur, éludait toutes ses poursuites. Enfin l'observant à moitié enseveli dans une tulipe, il s'élança sur la fleur, et l'arrachant avec violence, il écrasa le Papillon. Adieu le plaisir dont il s'était flatté: il eut beaucoup de regret d'avoir tué l'insecte.

Le Plaisir n'est qu'un papillon peint: il peut amuser dans la poursuite; mais si on l'embrasse avec trop d'ardeur, il périt dans la jouissance.

FABLE TRENTIÈME.

*Les deux Chevaux.*

Deux Chevaux se trouvèrent un jour par hasard près d'un bois; l'un était chargé d'un sac de farine, l'autre d'une grande somme d'argent. Le dernier, fier de son fardeau, marchait tête levée: il remplissait l'air de ses hennissemens. Misérable esclave de meunier, sors du chemin, dit-il à l'autre: ne vois-tu pas que je porte un trésor? Un trésor! dit tranquillement le premier, je vous en fais mon compliment: je n'ai jamais eu cet honneur, je vous assure; la farine est ma charge ordinaire. Dans ce moment ils sont attaqués par une bande de voleurs, qui tombent sur le cheval chargé d'argent, lui enlèvent son trésor, et laissent passer l'autre et sa charge. Frère, dit le Cheval de meunier, où est à présent votre trésor? Vous êtes plus pauvre que moi. Apprenez

que les grands postes sont souvent dangereux pour ceux qui les possèdent: si, comme moi, vous n'aviez porté que de la farine, vous auriez pu voyager en sûreté.

L'objet de notre orgueil est souvent la cause de nos malheurs.

FABLE TRENTE-ET-UNIÈME.

*Le Lion et le Lionceau.*

Un Lionceau, avide d'applaudissemens, évitait la compagnie des Lions, et recherchait celle des bêtes vulgaires et ignobles. Il passait tout son temps avec des ânes; il présidait à leurs assemblées; il copiait leurs airs et leurs manières: en un mot, il était âne en tout, hormis les oreilles. Enfié de vanité, il se rend dans la retraite de son père, pour y étaler ses rares qualités: il ne pouvait pas manquer d'en avoir de ridicules. Il brait; le Lion tressaillit. Sot, lui dit-il, ce bruit désagréable montre quelle compagnie tu as fréquentée. Les sots découvrent toujours leur stupidité. Pourquoi êtes-vous si sévère? demanda le Lionceau. Notre sénat m'a toujours admiré. Que ton orgueil est mal fondé! répondit le père; sache que les lions méprisent ce que les ânes admirent.

Un Sot trouve toujours un autre Sot qui l'admire: ce n'est pas le suffrage de telles gens qu'il faut briguer; c'est celui des gens d'esprit, de mérite, et de goût.

FABLE TRENTE-DEUXIÈME.

*La Forêt et le Bûcheron.*

Un Bûcheron alla un jour au Bois; il regardait de tous côtés d'un air embarrassé; sur quoi les Arbres, avec une curiosité naturelle à quelques autres créatures, lui demandèrent avec empressement ce qu'il cherchait: il répondit qu'il n'avait besoin que d'un morceau de bois pour faire un manche à sa coignée. Les Arbres délibérèrent, et il fut résolu presque unanimement, que le Bûcheron aurait un bon morceau de frêne; mais à peine l'eut-il reçu, et eut-il ajusté le manche à sa coignée, qu'il commença à couper à droite et à gauche, et à tailler sans distinction, de sorte qu'avec le temps il abattit les arbres les plus beaux et les

plus grands de la Forêt. On dit qu'alors le chêne parla ainsi au hêtre: Frère, voilà le fruit de notre sotte générosité.

Rien de plus commun que l'ingratitude; mais c'est le comble de la méchanceté, quand un ingrat se sert contre son bienfaiteur, des bienfaits qu'il en a reçus.

## FABLE TRENTE-TROISIÈME.

*Le Corbeau et le Faucon.*

Un jeune Corbeau, dans la vigueur de l'âge, volait par dessus les montagnes, pour aller chercher de quoi se nourrir: il rencontra un jour, dans un trou, un vieux Corbeau tout pelé et tout malade et un Faucon charitable qui lui apportait quelque chose à manger; c'est un fait véritable, Pilpai le rapporte. Je suis bien fou, dit notre jeune étourdi Corbeau, de me donner tant de peine, et de m'exposer à tant de dangers pour me nourrir; cependant à peine ai-je de quoi manger; tandis que mon bisaïeul fait bonne chère sans sortir de son trou. Ne bougeons pas d'ici. Il le fit et resta tranquille dans un coin; il attendait sa subsistance du Faucon: il fut trompé. L'appétit vint; le pourvoyeur ne parut pas: enfin se trouvant faible, après avoir jeûné long-temps, il voulut sortir; sa faiblesse l'en empêcha, et il mourut de faim.

Fiez-vous à la providence; mais ne la tentez pas.

## FABLE TRENTE-QUATRIÈME.

*Le Loup et le Cabri.*

Un Loup très stupide, ayant bon appétit, trouva un Cabri qui s'était égaré. Petit ami, dit l'animal carnassier, je vous rencontre très à propos: vous me ferez un bon souper; car je n'ai ni déjeuné ni dîné aujourd'hui, je vous assure. S'il faut que je meure, répliqua le pauvre petit Cabri, de grâce, donnez-moi une chanson auparavant: j'espère que vous ne me refuserez pas cette faveur: c'est la première que je vous aie jamais demandée: j'ai ouï dire que vous êtes un musicien parfait. Le Loup, comme un sot, commença à hurler, au lieu de chanter: à ce bruit le berger accourut avec ses chiens, qui le mirent en fuite. Très-bien, dit-il, en s'en allant, je n'ai que ce que je mérite:

cela m'apprendra une autre fois à me tenir au métier de boucher, et non pas à faire le musicien.

Connaissez vos talens et votre capacité. Un imbécile ne devrait pas prétendre imiter un homme d'esprit et de génie.

## FABLE TRENTE-CINQUIÈME.

*L'Oiseleur et le Merle.*

Un Oiseleur tendait un jour ses filets à côté d'une haie: un Merle, qui était perché sur un arbre, le vit, et eut la curiosité de lui demander ce qu'il faisait. Je bâtis une ville pour les oiseaux, répondit-il: vous voyez que je la pourvois de viande, et de tout ce qui est nécessaire à la vie: ayant dit cela, il alla se cacher derrière la haie. Le Merle le croyant très-sincère, descendit de l'arbre, entra dans la ville, et fut pris. L'homme sortit de sa cachette, et courut pour saisir sa proie. Si c'est là, lui dit le prisonnier, votre bonne foi, votre honnêteté, et la ville que vous bâtissez, vous n'aurez que très-peu d'habitans. Malheur à moi de vous avoir écouté! Je suis la dupe de votre fourberie.

Méfiez-vous des belles paroles et des cajoleries des hommes trompeurs: ils se vantent souvent que les projets qu'ils inventent, sont pour le bien public; tandis qu'ils ne cherchent que leur intérêt particulier.

## FABLE TRENTE-SIXIÈME.

*Le Renard et le Chat.*

Un Renard et un Chat, l'un et l'autre philosophes, voyageaient ensemble: ils firent en chemin plusieurs réflexions philosophiques. De toutes les vertus morales, dit gravement maître Renard, la miséricorde est assurément la plus grande. Qu'en dites-vous, mon sage ami? N'est-il pas vrai? Sans doute, répliqua Minette, en clignotant les yeux; rien ne convient mieux à une créature qui a de la sensibilité. Pendant que ces deux philosophes moralisaient ainsi, et se complimentaient mutuellement sur la sagesse et la solidité de leurs réflexions, ils arrivèrent à un village, où il y avait un Coq qui se carrait sur un fumier. Adieu la morale de maître Renard; il court, saisit sa proie, et la



mangé. Dans le même moment, une Souris bien dodue déconcerta la philosophie de Minette.

Rien n'est plus commun aux hommes que d'avoir de bonnes notions de la vertu, et de faire le contraire quand l'occasion s'en présente.

FABLE TRENTE-SEPTIÈME.

*Le Lynx et la Taupe.*

Un Lynx était couché au pied d'un arbre; il aiguisait ses dents et attendait sa proie: dans cet état, il épia une Taupe à moitié ensevelie sous un petit monceau de terre qu'elle avait élevé. Hélas! lui dit-il, que je vous plains, mon amie! Pauvre créature! quel usage faites-vous de la vie? Vous n'y voyez goutte. Sûrement Jupiter a très mal agi envers vous, de vous priver de la lumière: vous faites bien de vous enterrer; car vous êtes plus d' à moitié morte. Je vous remercie de votre bonté, répliqua la Taupe; je suis très contente de ce que Jupiter m'a accordé. Je n'ai pas, il est vrai, vos yeux perçans; mais j'ai l'ouïe extrêmement fine et délicate.—Ecoutez.—J'entends un bruit derrière moi, qui m'avertit de me garantir d'un danger qui nous menace: ayant dit cela, elle s'enfonça en terre. Dans le même instant la flèche d'un chasseur perça le cœur du Lynx.

On ne doit pas s'enorgueillir des facultés qu'on a, ni mépriser celles des autres.

FABLE TRENTE-HUITIÈME.

*Le Rat et l'Huître.*

Un Rat de peu de cervelle, las de vivre dans la solitude, se mit en tête de voyager: à peine avait-il fait quelques milles: Que le monde est grand et spacieux, s'écria-t-il! Voilà les Alpes, et voici les Pyrénées. La moindre taupinière lui semblait une montagne. Au bout de quelques jours, le voyageur arrive au bord de la mer, où il y avait beaucoup d'Huîtres: il crut d'abord que c'étaient des vaisseaux. Parmi tant d'huîtres toutes closes, une était ouverte: le Rat l'apercevant: Que vois-je? dit-il. Voici quelques mets pour moi; et si je ne me trompe, je ferai

bonnechère aujourd'hui. Là-dessus il approche de l'Huître, allonge un peu le cou, et fourre sa tête dans l'Huître qui se referme tout d'un coup: et voilà messire Ratapon pris comme dans une ratière.

Ceux qui n'ont aucune expérience du monde sont frappés d'étonnement aux moindres objets, et deviennent souvent les dupes de leur ignorance.

FABLE TRENTE-NEUVIÈME.

*L'Ane sauvage et l'Ane domestique.*

Un Ane paissait dans une prairie auprès d'un bois. Un Ane sauvage s'approcha de lui: Frère, dit-il, j'envie votre sort: votre maître, à ce qu'il me paraît, prend grand soin de vous; vous êtes gros et gras; votre peau est unie et luisante, et vous couchez toutes les nuits sur une bonne litière; tandis que moi, je suis obligé de m'étendre sur la terre. Il ne fut pas long-temps sans changer de langage. Le lendemain il vit du coin du bois, le même âne dont il avait tant envié le bonheur: il était chargé de deux paniers qu'il pouvait à peine porter; son maître le suivait, et le faisait avancer à coups de bâton. Oh! oh! dit l'âne sauvage, secouant les oreilles: ma foi, je suis fou de me plaindre: ma condition est préférable à celle de mon frère.

Chaque condition a ses peines et ses agrémens: l'homme sage ne se plaint pas de la sienne, et n'envie pas celle des autres; parce que l'on est rarement aussi heureux, ou aussi malheureux que l'on pense.

FABLE QUARANTIÈME.

*Le Lion, l'Ane, et le Renard.*

Un Lion, oubliant une fois sa férocité, alla à la chasse avec un Ane et un Renard: il aurait certainement pu les tuer: mais il voulait avoir un double plaisir. Nos chasseurs n'avaient pas été long-temps dans le bois, lorsqu'ils prirent un chevreuil; il fut aussitôt tué. Maître Baudet fera les parts, dit le Lion: il obéit, et fit trois parts de la proie, le plus consciencieusement qu'il lui fut possible. Voici la vôtre, dit-il, au Lion. Maraude, répliqua le roi des animaux, il t'appartient bien vraiment, de me donner la plus petite

part ; tu mourras. A l'instant il l'étend sur le carreau. Eh bien, maître Renard, partage ; tu as de la conscience. L'animal rusé mit les trois parts ensemble pour le Lion, et ne s'en réserva que très peu. Qui est-ce qui t'a appris à partager si bien ? demanda sa majesté. Ma foi, Sire, répondit le Renard, l'Ane a été mon maître.

L'homme sage et prudent sait tirer avantage des fautes et des folies des autres.

FABLE QUARANTE-ET-UNIÈME.

*La Laitière et le Pot au Lait.*

Une Laitière, ayant un Pot au lait sur la tête, allait gaiement au Marché : elle comptait en elle-même le prix de son lait. Huit pintes à trois sous la pinte, font vingt-quatre sous, le compte est juste. Vingt-quatre sous sont plus qu'il ne me faut pour acheter une poule. La poule fera des œufs : ces œufs deviendront poulets ; il me sera facile de les élever dans la petite cour de notre maison, et je défie le Renard, tout rusé qu'il est, d'en approcher. En vendant mes poulets, j'aurai assez pour acheter une robe neuve—rouge—je crois—oui, le rouge me convient le mieux. Je ne manquerai pas d'amans ; mais je les refuserai peut-être tous, même avec dédain. Là-dessus la Laitière fait de la tête ce qui se passe dans son imagination : voilà le Pot au lait à terre ! Adieu robe, amans, poule, œufs, et poulets.

Quel est l'homme qui ne fasse des châteaux en Espagne ? Le sage aussi bien que le fou : tous ces bâtimens aériens ne sont que l'emblème du Pot au lait.

FABLE QUARANTE-DEUXIÈME.

*Le Feu d'Artifice et le Brochet.*

Il y eut à la fin d'un jour clair et serein, un Feu d'Artifice sur une rivière : au bruit des pétards, et à la vue de mille serpentaux, tous les poissons, grands et petits, furent beaucoup effrayés. Ah ! s'écrièrent-ils, tremblant de peur, le monde va finir ! Que chacun de nous songe à sa conscience. Nous le méritons bien, dit un Brochet pénitent : nous nous mangeons les uns les autres sans miséricorde ; malheur au plus faible ! Je m'en repens de toute mon âme.

O Jupiter ! aie pitié de notre race : fais cesser ce feu exterminateur, je t'en conjure ; et je te promets au nom de tous les autres, de ne plus manger ceux de mon espèce. Pendant que le poisson pénitent implorait la clémence de Jupiter, le feu cessa : la peur cessa aussi, et l'appétit revint : Chacun alors ne songea qu'à déjeuner, et le Brochet pénitent mangea un autre brochet.

On fait mille promesses quand on est en danger : en est-on sorti, on ne pense pas à les accomplir.

FABLE QUARANTE-TROISIÈME.

*Le Renard et le Coq.*

Frère, dit un Renard de bon appétit, à un vieux Coq perché sur les branches d'un chêne, nous ne sommes plus en guerre : je viens annoncer une paix générale : descends vite que je t'embrasse. Ami, répliqua le Coq, je ne pouvais apprendre une nouvelle plus agréable ; mais attends un petit moment, je vois deux lévriers qui viennent nous apporter la publication de la paix : ils vont vite, et ils seront ici dans un instant : j'attendrai leur arrivée, afin que nous puissions nous embrasser tous les quatre, et nous réjouir de la bonne nouvelle. Votre très-humble serviteur, dit le Renard, adieu : je ne puis rester plus long-temps : une autre fois nous nous réjouirons du succès de cette affaire. L'hypocrite aussitôt s'enfuit, très-mécontent de son stratagème, et notre vieux Coq se mit à battre des ailes, et à chanter en dérision de l'imposteur.

Il est bon de savoir repousser la ruse par la ruse, et de se méfier des insinuations de ceux qui se sont déjà distingués par leur manque de bonne foi et d'honnêteté.

FABLE QUARANTE-QUATRIÈME.

*L'Araignée et le Ver à Soie.*

Une Araignée était occupée à tendre sa toile d'un côté d'une chambre à l'autre ; un Ver à Soie lui demanda pourquoi elle employait tant de temps et de travail à faire un grand nombre de lignes et de cercles. Tais-toi, insecte ignorant, répondit l'Araignée en colère ; ne me trouble pas : je travaille pour transmettre mon nom à la postérité : la

renommée est l'objet de mes poursuites. Tu n'es qu'un sot de rester enfermé dans ta coquille, et ensuite d'y mourir de faim : voilà la récompense et le fruit de ton ouvrage. Pendant que dame Araignée parlait avec tant de bon sens, une servante, entrant dans la chambre pour donner à manger au Ver-à-Soie, vit la faiseuse de lignes et de cercles, l'enleva d'un coup de son balai, et détruisit en même temps l'Araignée, son ouvrage, et ses espérances de renom.

Il est très-commun de trouver des sots qui méprisent les ouvrages des autres, et qui se vantent de leurs productions superficielles, qui n'ont souvent qu'un jour d'existence.

FABLE QUARANTE-CINQUIÈME.

*Le Lion se préparant à la Guerre*

La guerre étant déclarée entre les animaux et les oiseaux, (malgré leur instinct, ils sont aussi fous que les hommes) le Lion en donna avis à ses sujets, et leur ordonna de se rendre à son camp. Parmi un grand nombre d'animaux qui obéirent aux ordres de leur roi, des ânes et des lièvres se trouvèrent au rendez-vous. Chaque animal offrit ses services pour le succès de la guerre : l'éléphant devait porter les bagages de l'armée, l'ours entreprit de faire les assauts, le renard proposa de ménager les ruses et les stratagèmes, le singe promit d'amuser l'ennemi par ses tours. Renvoyez, dit le cheval, les ânes, ils sont trop lourds ; et les lièvres, ils sont sujets à des terreurs paniques. Point du tout, dit le roi des animaux, notre armée ne serait pas complète sans eux : les ânes nous serviront de trompettes, et les lièvres de courriers.

Il n'y a point de membre, dans un corps politique, qui ne puisse être utile. Un homme de bon sens sait tirer avantage de tout.

FABLE QUARANTE-SIXIÈME.

*La Tulipe et la Rose.*

Une Tulipe et une Rosé étaient voisines dans le même jardin : elles étaient l'une et l'autre extrêmement belles ; cependant le jardinier avait plus de soin et plus d'attention pour la Rose. L'envie et la jalousie des beautés rivales ne

peuvent pas facilement se cacher. La Tulipe, vaine de ses charmes extérieurs, et ne pouvant supporter la pensée d'être abandonnée pour une autre, reprocha au jardinier sa partialité. Pourquoi ma beauté est-elle ainsi négligée, lui demanda-t-elle ? Mes couleurs ne sont-elles pas plus vives, plus variées et plus engageantes que celles de la rose ? Pourquoi donc la préférez-vous à moi, et lui donnez-vous toute votre affection ? Ne soyez pas mécontente, belle Tulipe, répondit le jardinier : je connais vos beautés, et je les admire comme elles le méritent ; mais il y a dans ma Rose favorite des odeurs, et des charmes intérieurs, que la beauté seule ne peut me procurer.

La beauté extérieure frappe d'abord ; mais il faut préférer le mérite intérieur.

FABLE QUARANTE-SEPTIÈME.

*L'Ane et le Lion.*

Le Lion se mit un jour en tête d'aller à la chasse : pour y réussir, il se servit de l'Ane : il le poste dans des broussailles, avec ordre d'épouvanter les bêtes de la forêt, par les cris de sa voix qui leur était inconnue, afin qu'il se jetât sur elles dans leur fuite. L'animal aux longues oreilles obéit, et commença à braire de toute sa force ; par ce stratagème, il remplit de frayeur toutes les bêtes des environs : intimidées par ce nouveau prodige, elles cherchent les sentiers qui leur sont connus : mais au lieu d'éviter le piège, elles tombent entre les griffes du Lion. Lassé de carnage, le roi des animaux rappelle maître Grison, et lui ordonne de se taire. Le Baudet, devenu fier de sa prétendue bravoure, s'attribue tout l'honneur de la chasse. Que pensez-vous du service que vous a rendu ma voix ? — Elle a fait des merveilles, et j'aurais été effrayé moi-même, si je n'avais su que tu n'es qu'un Ane.

Celui qui vante ses prétendus exploits, sans avoir du courage, trompe ceux qui ne le connaissent pas, et se fait moquer de ceux qui le connaissent.